
M A N U S C R I T

OCTOPUS
OU L'HISTOIRE DE St GEORGES ET LE DRAGON
de Sandor Weöres

TRAGI-COMÉDIE EN CINQ ACTES

Traduit du hongrois par Jean-Loup Rivière et Anna Lakös

cote : HON03D492

Date/année d'écriture de la pièce : 1965
Date/année de traduction de la pièce : 2002

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

*Dressé sur son cheval, col en arc, rond de croupe,
Un brillant petit saint se tient droit
Agile, l'œil vif, tu es sûr
qu'il ira au but ; tuer le dragon.*

*Qui à l'abri de l'armure, qui sous le fil de l'épée ?
Monceaux de chair entassés,
Les uns s'affaissant, d'autres surgissant,
Qui sera tué et qui sauvé par l'épée ?
Le vent du nord au vent du sud se mêle,
Et le monstre au saint.*

Amy Károlyi

Texte traduit avec le concours de l'Union des théâtres de l'Europe.

Personnages

Jésus, *une vision de rêve.*

Giorgio, *chevalier (Saint Georges), chef des armées de l'empereur Dioclétien.*

Cannidas, *roi de Silène.*

Inganga, *reine mère, cent ans, mère de Cannidas.*

Uttaganga, *princesse royale, fille de Cannidas.*

Lauro, *Prince Vert, cousin du roi.*

Isbel, *princesse, demi sœur de Lauro.*

Mauritius, Bardanes, Athanas, *ministres du roi.*

Sirio, *chevalier de Silène.*

Miron, *grand prêtre du Dragon.*

Deux prêtres et deux prêtresses du Dragon, *chanteurs.*

Lydia, Cynthia, Barbara, Lycoris, *dames de la cour, fiancées du Dragon.*

Quatre autres fiancées du Dragon.

Drinus, *rhéteur, invalide, plus tard costumé en pieuvre.*

Batrach, *tavernier et navigateur, plus tard costumé en singe.*

Nella, Naomi, Irène, *des vieilles, vendeuses.*

Redvulfus, Scottus, Afer, *officiers romains.*

Joueurs de cithares, *deux joueurs de dés, un vieux, des soldats romains.*

Bruto, Duro, Silvano, *soldats de Silène.*

Trois citoyens de Silène.

Le peuple de Silène, *insurgés et armés.*

Régina, *captive noire.*

Esclaves et captives noirs, *des eunuques.*

Garçon bleu costumé en fête du printemps.

Faunes et ménades de la fête du printemps.

La scène se passe dans la cité de Silène, en Afrique du Nord, à l'époque de l'empereur romain Dioclétien.

Premier acte

Première scène

*La place du marché de Silène. Des boutiques foraines. Vacarme et musique à l'extérieur.
Nella est seule dans sa tente.*

Nella : Bretzels, galettes !

Drinus (*apparaissant derrière la tente ; infirme, assis par terre, se traînant sur les mains*) :
Fouets, bâtons !

Nella : Pour quoi faire ? Fiche le camp !

Drinus : C'est toi, figure d'outre-tombe
Avec ton visage de lune argentine
Éclairé par des anneaux d'ébène,
Qui me le demandes ?
N'es-tu pas d'ici ?
Et pourquoi, dans la fureur de la rue,
Vends-tu des nourritures terrestres ?

Nella : Je suis Nella, une vendeuse du pays...

Drinus : Tu sais qu'au pied du mur d'enceinte
Campe l'ennemi romain, avec des bannières,
Des catapultes et des chevaux,
Et tu sais aussi que demain, dès l'aube,
Éclatera la frénésie de la fête du printemps.
Le dragon liquide, notre seigneur et bourreau,
Écartera ses huit bras visqueux,
Lèvera son corps frais et flasque de mollusque,
Ouvrira l'anneau de sa bouche sans babines,
Sortira du marais sa tête aux yeux vitreux,
Pour engloutir une vierge.
Tu n'as pas peur, toi, clair de lune posé sur la terre ?
Il faut protéger maisons et filles.
Alors voilà : fouets et triques !

Nella : Ô, le vieux, contre lui, la trique ne sert à rien.

Drinus : Je le sais, mais je veux qu'ils rouent de coups cet ivrogne,
Ce carnaval contagieux, et qu'ils se rossent les uns les autres
Jusqu'à être chairs pendantes et os rompus ! Fouets !
Prenez des gros bâtons de bois nouveaux et des gourdins !

Nella : Tu es donc un prophète, le vieux ?

Drinus : Tu l'as dit.
La lumière envahit mes sens affadis,
Dans cette ville où le vent de la mer
Mêle l'odeur du poisson au parfum des oranges,
Et la senteur des eaux usées à la fumée de santal.
Je prédis une fête du printemps fébrile, hargneuse,
Où l'indignité et la méchanceté se dévoreront elles-mêmes...

Nella : Tais-toi. Ils reviennent.

La Vieille (*sortant d'une autre tente*) :
Du vin, s'il vous plaît !

Bruto, Duro, Silvano, des soldats ivres, font irruption.

Duro (*se jetant sur Nella*) :
Viens donc, belle toison noire, donne-moi ta virginité ! J'en crèverais si c'était
toi qu'aurait l'ogre du marais.

Bruto (*à la Vieille*) :
Sorcière, as-tu du bon vin ?

Nella (*à Duro*) :
Je n'ai peur ni de l'ogre, ni de toi. Ôte tes sales pattes. Tu tiens à peine debout,
je pourrais te renverser.

Silvano : Voyons mon ange, on va te tordre tes petits bras en arrière et tes petits pieds en
avant, et tu vas nous donner les bretzels cachés sous ta blouse.

Drinus : Aie ! Aie !

Duro : Alors, qui c'est ce drôle de type avec ses jambes ? Ton père ou ton amour ?

Drinus : Assassin, tu m'as écrasé les doigts. Bandit, brute ! Ça, je ne l'oublierai jamais,
ni moi, ni lui (*Il désigne le ciel*)...

Nella : Cochon d'ivrogne, pourquoi tu bouscules ce malheureux ? C'est comme ça que
tu me fais la cour ?

Silvano : C'est le diable qui te fait la cour, ma belle, nous ne voulons et ne demandons
rien, ouvre ta petite boutique, qu'on fasse nos emplettes.

Nella : Tiens, mange des bretzels, ça te dessoûlera.

Drinus : Vous êtes soldats ? L'ennemi est à nos portes, et vous faites la guerre aux
femmes ? Soyez maudits, morveux que vous êtes !

Les soldats lui donnent des coups de pied. Drinus s'éclipse en rampant.

Bruto : Tu as du bon vin, sorcière. Même si tu es aussi vieille que la première nuit du monde, tu es peut-être vierge quand même – puisse ce Drindrinbog africain ne pas t’engloutir. Regarde à qui tu as affaire, je suis ton sauveur...

La Vieille : Hihhi ! Attends mon beau gaillard ! Tu n’as pas encore payé le vin, mon joli.

Nella : Hé, pourquoi vous me tripotez ? Je vais vous taper sur les doigts, moi !

Silvano (*sortant un poignard*) :
Tu vois ça ?

Voix à l’extérieur :
Place ! Notre souverain, sa majesté Cannidas !

Cannidas arrive sur une charrette, il porte couronne et manteau, et tient une coupe à la main. Vêtu d’un costume d’âne gris, Lauro porte un masque d’âne à longues oreilles. Il tire la charrette. Naomi et Irène sortent la tête de leurs tentes, et rient.

Lauro (*aux trois ivrognes*) :
Place !

Cannidas : Soyez bénis, soyez bénis. Peuple fidèle,
Cette gorgée, c’est à ta santé : tous nos sujets,
Carthaginois, Maures, Berbères, Numides, Égyptiens,
Tous, autant qu’il y a de gueules noires en Lybie,
Tous baignent dans notre grand cœur — Qu’est-ce qui se passe ?

Silvano (*hoquetant, essayant de tenir debout*) :
Mon seigneur, à la fête du printemps,
Nous aspergeons les femelles contre la stérilité,
Pour que le péril à huit bras,
Plein de grâces et de sainteté,
Ne les emporte pas.

Cannidas (*hoquetant également*) :
Un péril ? Que dis-tu mon fils ?
On ne peut pas appeler ça comme ça.
Hum, oui, enfin... un péril pour certains,
Pour d’autres, une apothéose majestueuse
Issue de sa cache au fond de l’Océan,
Sise à côté du trône de Neptune,
Puissant secret de l’éternité profonde.
À celle qu’il trouve digne de sa grâce,
Il offre une éternelle lumière.
Mais gare à celle qu’il trouve dans l’impureté !
Y a-t-il parmi vous, mes jeunes sœurs, une seule...

Les femmes ricanent désespérément. Entre temps, les soldats ont filé.

Cannidas : En une année, il est impossible de trouver

Une seule fille qui avoue avoir déjà essayé,
Par gourmandise, force ou curiosité.
Pesant destin pour les jeunes filles !
Incroyable ! Jusqu'à la dernière,
Elles sont toutes des lys à la blancheur intacte !
Mais à la fête des fleurs, elles se dépêchent
De se débarrasser de leur pureté,
Courant les braves soldats, les vaillants artisans,
Parce qu'Octopus ne veut pas d'une virginité disparue,
Il aime la pureté, notre auguste et saint Octopus
– Inclinez-vous ! – Il protège ce pays coupable,
Il l'assiste et le prend dans ses bras charitables,
En échange de quoi ? Saint Octopus ! de presque rien :
Juste une seule petite vierge par an,
Bourgeon de pureté, tendre beauté.
Pour la déshonorer et la dévorer ?
Non : la sacrifier et la sauver à jamais.
Et il n'est pas seulement notre sauvegarde,
Car au printemps, la fille la plus digne de briller,
Il l'élève au rang de déesse, ajoutant le don au don.
Mais vous autres... Celle qui est élue se met à crier,
Elle voudrait retourner dans le ventre de sa mère,
Elle se répand en lamentations.
Ô filles ingénues que vous êtes !

Lauro : Hi-han !

Cannidas : Lauro, mon fils, tu la fermes ! Si tu es un âne, tu te tais. Vous, les belles de goudron, les roses d'Afrique, dites-moi : qui veut devenir demain la femme du divin Drindrin aux huit bras ?

Une Vieille : Moi ! mon Seigneur. Je le jure par Isis et par Osiris, car j'ai bien assez vécu.

Cannidas : La vieille, ne jure pas, tu sais bien que Drindrin veut une fille jeune et belle. Et en plus, tu n'es pas vierge !

Une Vieille : Mais bien sûr que si, Majesté, mes neuf enfants sont témoins qu'ils ont été conçus par le vent du printemps.

Cannidas : Vieille chipie sans respect. Ça ne fait rien, bois un coup dans ma coupe. (A *Naomi*.) Toi, tu es encore vierge ?

Naomi : Mon Seigneur, je suis une honnête femme. Il y a un an, le carillonneur m'a conduite à l'autel.

Cannidas : Parfait, ma petite fille. (A *Irène*.) Et toi ?

Irène : J'ai un fiancé, majesté.

Cannidas : Avez-vous déjà tâté de la vie conjugale ?

Irène : Couci-couça, majesté.

Cannidas : Tu sais que cela mérite le fer rouge ?

Naomi : Aie pitié d'elle, généreuse majesté : Irène n'y est vraiment pour rien, un apprenti cordonnier l'a troussée de force, après il a eu honte, et il lui a promis le mariage, c'est comme ça que ça s'est passé, aie pitié d'elle !

Cannidas : On verra. (*A Nella*) Toi, avec tes yeux noirs et brûlants, les taureaux ne doivent pas te laisser tranquille ?

Nella : Grand roi Cannidas, que répondre ? Si je te dis que je suis vierge, tu peux croire une vertu que je n'ai plus. Si je te dis que je ne suis pas vierge, ce peut être pour fuir le dragon. Vous voyez, quoi que je réponde, et même si je dis la vérité, personne ne pourra vérifier.

Cannidas : Que tu es rusée, noire gitane !

Une Vieille : Majesté, je peux vous faire une confidence : elle est venue au monde avec son frère jumeau, tout ça s'est déjà passé dans les entrailles.

Cannidas : On ne t'a rien demandé. (*A Nella*) Réponds quand même, nous te croyons.

Nella : Aïe, aïe, aïe... Je n'ai que dix-huit ans, et dans ma courte vie, il ne s'est presque rien passé, quand même quelque chose... mais je ne me rappelle pas tout, je n'étais pas toujours réveillée, j'ai rêvé aussi...

Cannidas : Tu veux faire croire que tu ne sais même pas si tu es pure ? C'est impossible.

Nella : Que je dise oui ou non, je ne mentirais pas. Que ton âne me mette à l'épreuve, et il te dira ce qu'il aura constaté.

Lauro : Hi-han !

Cannidas : L'entends-tu, Lauro ? Il y a un seul ennui : après l'épreuve, tu ne seras plus intacte.

Nella : Je ferai attention.

Lauro : Moi aussi, je ferai attention ! On fera attention tous les deux !

Cannidas : Hum ! Il ne faudrait pas pécher : nous punissons le libertinage au fer rouge.

Lauro : Voilà ma main, guide-moi, petite fille.

Nella : Là, tout de suite ?

Lauro : Hi-han, sinon quand ?

Nella : J'irai te voir à l'écurie.

Cannidas : Tu ne la trouveras pas.

Nella : Aïe, Aïe, Aïe, que j'ai honte. Je t'emmène dans ma boutique, mon cœur, tu ne sais pas ce qui t'attend, mon pauvre garçon, je vais te casser les dents, allez, viens.

Une Vieille : Nella, comment tu parles au grand seigneur Lauro, l'âne royal ?

Cannidas : Comme il faut ! Parce que nous ne voudrions pas qu'un essai devienne un mauvais exemple.

Lauro : Ne me tire pas si violemment ! Il faut d'abord me dételer du carrosse royal. Ensuite, tu pourras m'emmener.

Nella et Lauro se glissent dans la tente.

Cannidas : J'aimerais bien être plus jeune, je ferais l'essai moi-même. Et ainsi, rien d'illégitime ne serait commis.

Naomi (*serrant les mains d'Irène*) :

C'est horrible ! Comme si on suppliciait quelqu'un sur la roue au milieu du marché.

Irène : Ne me saute pas dessus, vache enragée, je ne peux rien faire pour toi.

Cannidas : Hum ! Notre confiance ne risque-t-elle pas d'être trahie derrière ces planches ? Allons voir.

Nella (*poussant un cri à l'intérieur*) :

Ah non !

Lauro (*à l'intérieur*) :

Ferme ton bec.

Naomi (*pleurant*) :

On dirait un cochon qu'on égorge. Je t'en prie, Irène, bouche-moi les oreilles !

Irène : Arrête de pleurer. Ne sois pas jalouse.

Athanas (*arrivant*) :

Grand Cannidas ! L'ennemi a fait irruption par la porte principale...

Cannidas : Je suis occupé, que l'ennemi attende.

Athanas : Mon seigneur, l'armée romaine,
Les forces de l'empereur Dioclétien
Et une populace sordide et bigarrée
Avancent avec fracas dans les rues.

Cannidas : Je suis en train de choisir une vierge digne de Saint Octopus.

Rien n'est plus important. C'est notre protecteur,
Contre l'empereur Dioclétien ou n'importe qui d'autre.
Travaillons, croyons et espérons.

Athanas : Tant qu'ils nous assiégeaient, le sang coulait,
Mais depuis qu'ils sont entrés, ils ont l'air paisible,
Ils ne touchent à un cheveu de personne.
Leur chef Giorgio se soumet à toi avec respect,
Et te supplie de le laisser se présenter au conseil.

Cannidas : Hum ! Les affaires d'État, toujours les affaires d'État...
Petite gitane, Lauro, faites attention, le cristal est fragile...
Moi aussi, j'ai festoyé dans ma jeunesse. Je sais ce que c'est.
Les affaires du pays m'appellent, je dois partir,
Car le roi, c'est le roi. Tire mon char, Athanas !

Athanas : C'est moi qui ferai l'âne ?

Cannidas : S'il n'y a personne d'autre...

Athanas tire le char de Cannidas. Lauro et Nella apparaissent. Lauro a enlevé le masque d'âne et le tient à la main.

Irène : Il t'a fait mal, mon cœur ?

Nella : Mais non !

Une Vieille : Enfant, as-tu fait attention ?
J'ai bien peur que non !

Nella : Laissez-moi, je suis morte de honte
Pas pour moi, mais pour vous :
Pourquoi fourrez-vous votre nez partout,
Bande de fouineurs, je vous déteste !

Naomi : C'est parce qu'on a pitié de toi, parce qu'on te plaint !

Nella : Ayez pitié de votre linge sale, le mien est blanc.
Donne-moi la main, mon gars, allons-y !

Les femmes se retirent.

Lauro : Hardie poulette, sais-tu à qui tu parles ?
Je suis Lauro, le prince aux habits verts,
Le neveu du roi Cannidas.

Nella : Oh, je ne m'en serais pas douté !
Je te croyais plus raisonnable,
Mais si tu en es fier, je te crois.
Tout à l'heure, tu te glissais

À quatre pattes dans ma petite boutique,
Et maintenant, tu es un prince, un fils de roi,
Et moi, une marchande foraine.
Allez, va ! Oublie-moi !

Lauro : Tu es un femme dangereuse. Et pourtant je ne t'évite pas,
Je t'observe même avec attention. Tu vas prendre ton envol.
Où donc ? Pas au ciel,
Mais dans une salle de bal quelconque
Où les marchandes de galettes ne pénètrent pas.

Nella : Ce sont des mots plus humains : ça me fait du bien.

Lauro : Ne crois pas, mal peignée,
Que je sois une fripouille de la haute
Qui t'abandonne avec orgueil.
Viens avec moi au château,
Tu m'habilleras, tu te disputeras,
Tu prendras soin de moi, petite servante,
Mais te connaissant, ce sera moi le serviteur.
Sais-tu ? j'ai failli m'éprendre de toi.
Seule, une autre pourrait me séduire,
Mais elle est fiancée à l'ogre des marais.
Donne-moi le bras, dépêchons-nous,
Avant que les soldats romains
Ne ferment la route du château.

Ils s'en vont.

Deuxième scène

Une chambre dans le château royal. Inganga, la reine mère, est mi assise, mi couchée sur le canapé. Ses deux dames d'honneur, Cynthia et Barbara, s'empresent autour d'elle

Inganga : Viens, Cynthia, secoue mon oreiller, pataude !
Tu m'arraches le chignon !
Mets-le sous mon pied.
Où es-tu Barbara ?

Barbara (*devant Inganga*) :
Ici, Madame.

Inganga : Mais où ? Je ne te vois pas !

Barbara (*la saisissant*) :
Ici.

Inganga : Pourquoi me fuis-tu ? Tu n'y arriveras pas,
Mes cent yeux dardent comme ceux d'Argus, tu le sais ?

Barbara : C'est vrai, reine Inganga.

Inganga : Dis-moi, Barbara, nos soldats,
Combien de temps résisteront-ils au siège ?
Quelles sont les nouvelles ?
As-tu parlé avec Athanas ?

Barbara : Je lui ai parlé, Madame.
Le Bastion-Nègre a été percé,
Une brèche est ouverte,
Chevaux et cavaliers s'y engouffrent.
La Porte-Cyrène est ébranlée,
Mais elle tient encore à peu près.
Quant aux vivres...

Inganga (*l'interrompant*) :
Aujourd'hui, la goutte me déchire les os.
C'est de ta faute, maladroite !
Tu es incapable d'ajuster mon oreiller,
Dinde stupide ! Où est ton fiancé ?

Cynthia : Je n'ai pas de fiancé, reine Inganga.

Inganga : Ce gringalet, comment s'appelle-t-il ?

Cynthia : Je ne sais pas de qui vous parlez, Madame.

Inganga : Sois franche : on ne peut rien me cacher.
C'est dommage que je meure :
Que va devenir Silène,
Pauvre cité, ruche orpheline,
Comment survivra-t-elle sans reine ?
Aie ! Aie ! Création de l'amour maternel
Pour laquelle nous sommes venus de Germanie,
Icandas — louée soit sa mémoire —, et moi,
Qui avons vagué, pleuré, erré,
Qui nous sommes donné de la peine pour qu'enfin, ici,
Je bâtisse notre nid avec de la boue, moi, tout petit oiseau !
Notre nid suspendu au dessus de l'abîme,
Perché entre deux mondes infinis,
Entre la mer et le désert,
Palmier bercé, huile, raisin mûr,
Arrosé d'abondance par la baie bleuissante de Sirtis,
Mais incessamment desséché par le soleil aride de Lybie,
C'est ici qu'une tombe de sable me racornira,
Jusqu'à être comme sortie du ventre de ma mère.
Malheur à moi ! Que deviendra ce petit tortillon de sable ?
Mi marécage, mi désert,
Grouillement d'algues couchées sur l'écueil ?
Jupiter et les Parques le savent.
Si dans la tête de mon fils Cannidas,
Régnait la raison plutôt que le raisin,
Cette troupe de rien ne pourrait pas nous vaincre.
Et nous serions en train d'émincer du piment
Pour accompagner la dinde de l'empereur romain.
Cynthia, chuchote-moi le nom de ton fiancé :
Moustache en vrille, menton taillé à l'épée ?

Cynthia : Madame, tu penses peut-être au chevalier Sirio,
Mais ce n'est pas mon fiancé. Je le connais à peine.

Inganga : Dommage, parce qu'il t'aime.
Je le pousserai à te faire la cour, Cynthia.
Quand je serai morte, tu pourrais te reposer sur lui.
Il serait ton soutien sur la terre, le feu et l'eau.
Pourtant, tu n'es pas parfaite,
Tu ne sais même pas secouer un oreiller.
Mon châle, Barbara !
Mais non, je l'ai dans la main.
Dis-moi, comment s'appelle le chef ennemi ?
On me l'a dit deux ou trois fois, mais j'ai encore oublié.

Barbara : Giorgio, de Cappadoce.

Inganga : L'as-tu déjà vu ? Comment est-il ? Bien fait ?

Barbara : Je ne l'ai pas encore vu, mais j'ai entendu parler de lui :

Il est grand, les épaules larges, les cheveux frisés et foncés,
Les mercenaires et les maraudeurs
Lui font confiance, et ils l'adorent,
Car il fait des miracles, et il est sans péchés.
Entre eux, ils l'appellent Saint Georges.

Cynthia : Il n'a qu'un seul défaut :
Il n'a jamais couché avec une femme.
Et il n'en aura jamais une.

Barbara : Le bruit court qu'il est d'une nouvelle religion.
Il méprise les divinités bienveillantes ou farouches.
Je ne sais pas si c'est vrai,
Mais si ce ne sont pas des racontars,
Et que c'est prouvé, alors, il ne peut pas être commandant,
Ni même simple soldat, il est bon pour le bûcher.

Inganga : Alors, nous serons bientôt face à face,
Car mon malheureux fils, bête comme il est,
Mon Cannidas promène sa splendeur sur un char tiré par un âne,
Et il ne saura pas protéger la ville.
Comment ont-ils pu faire un tel têtard,
Le grand et sage Icandas et moi-même ?
Mais le dragon Drindrin nous aidera
Et il sera à la pointe du combat,
N'est-ce pas ?

Barbara : Si tu le dis, reine, c'est certainement vrai.

Cynthia : Nous croyons et nous espérons, auguste mère.

Inganga : C'est ce qu'on dit ! vous n'avez pas l'air très sûr. Cynthia, retourne ma couette,
elle me brise comme un rocher. Alors, on se fie à la protection du dragon ou
non ?

Barbara : Madame, à quoi bon le nier : nous sommes dans une grande détresse, les murs
d'enceintes s'écroulent, d'ici peu nous n'aurons plus de vivres, et Drindrin
n'est pas encore venu à notre secours.

Cynthia : Chaque année, on a une amie en moins parce que saint Octopus l'enlève et fait
son salut, mais je n'ai pas remarqué d'autres avantages, ça non.

Inganga : Vous êtes des fripouilles, toutes les deux. S'amuser, danser : ça oui ; faire
tapisserie couvertes de voiles, puis aller voltiger : ça oui ; faire marcher les
hommes : ça oui ; mais croire à un dragon plein de bonté, ça non ! Alors la ville
périra, et le pays aussi. Barbara, où est ma pipe en terre ?

Barbara (*allant chercher la pipe*) :
Voilà, Madame.

Inganga : Allume-la, Cynthia. (*Cynthia prend une torche et l'allume ; Inganga tire quelques bouffées.*) Elle tire mal. Pas assez d'orange, et beaucoup trop de belladone : vous avez encore raté le mélange.

Jadis, mes jambes, aujourd'hui vermoulues,
Raides et variqueuses, s'envolaient,
Et maintenant, c'est ma fumée qui s'élève.
Mon âme toujours jeune la suit,
Et à travers l'anneau formé par mes lèvres,
Tout en restant assise, je vole comme un aigle !
Glissant sur une étincelle brûlante,
Je me déploie face au ciel
En brume de vapeur et de braise.
Mes cheveux rouges grisonnés balaient les nuages,
Dans les profondeurs sont les cimes où je m'étends,
Et par les trouées célestes, je regarde vers le Soleil,
Je suis jeune, florissante, déchaînée !
Et je me dissipe en volutes...
Écoute-moi Barbara, quand je ne serai plus là,
Épouse mon petit-fils, Lauro,
Non comme sa femme, car tu ne peux pas l'être,
Mais il t'évitera la rue et les haillons.
Il est trop grand voleur pour détrousser ou chasser une pauvre,
Et si tu ne piques pas, tu trouveras place sur son petit doigt,
Comme un moucheron modeste.
(*Elle tousse*)
Mes filles ! Vous êtes des bonnes à rien, des insolentes !
Qu'avez-vous mis dans ma pipe ? Poil de chat ?
Crottin de chameau ? Rebut de balayage ?
Tout l'enfer de Silène ?
Et c'est moi qui dois fumer ça ?
C'est une honte que le bon tabac vienne
Des terribles romains !
(*On entend des hurlements et des cris à l'extérieur.*)
Les soldats romains sont là ! Au secours !
Où est mon baluchon ? Ma petite !

Athanas, Bruto, Duro, Lauro, Nella entrent vivement.

Athanas : Majesté, glorieuse reine mère !
Tu ne peux plus rester ici,
On t'emmène au château.

Inganga : Mon fils Cannidas, où est-il ?

Athanas : Lui et le chef ennemi s'appêtent à négocier.
Allons-y !

Bruto et Duro, en titubant, essayent d'étendre Inganga sur la litière.

Duro : Ho Hisse !

Bruto : Imbécile. Holà, ho !

Duro : Brute.

Inganga : Ceux-là, ils sont ivres morts.

Athanas : Excusez-nous, madame, dans les batailles,
Nous autres guerriers, entre vie et mort,
Passons la mesure et oublions la bienséance.

Inganga (*désignant Nella*) :
Qui est-ce ?

Lauro : Chère arrière-grand-mère, aujourd'hui,
Je tirais le char de ton royal fils,
Moi, l'âne d'honneur, j'avançais cahin-caha, sans courir.
En chemin, j'ai rencontré cette pauvre créature,
Elle n'est qu'une simple fille du peuple.
La pauvre orpheline a tellement pleuré !
Je t'en prie, bonne mamie,
Enveloppe-la de ta chaleureuse protection,
Dehors, l'orage fulmine.

Inganga : Un mignon petit oiseau tombé du nid,
Et tu l'as trouvé par hasard.
Quelle bonté d'âme ! Elle peut rester,
À condition que la princesse Isbel ne la découvre pas :
Elle t'aime, et pas seulement comme une sœur,
Elle souffrirait de ne plus pouvoir te regarder.
Comment t'appelles-tu ?

Nella : Nella.

Inganga : Conduis-toi honorablement,
Tes yeux illuminent ce que tes cheveux dissimulent.
Où est ma pipe en terre et mon châle brodé ?
Le vainqueur arrive : je serai conquérante, moi aussi.
Nous pouvons partir !
Dindes, ramassez mes affaires,
Apportez-les moi, ne tardez pas trop,
Parce que des soldats, rudes et sauvages, vont arriver,
Et ils convoitent d'ineptes bourgeons frileux tels que vous,
Plutôt que des fleurs épanouies comme moi.
Des brutes sans aucun goût !

On emmène Inganga sur la litière, il ne reste que Barbara et Cynthia.

Cynthia (*faisant tourner et danser Barbara*) :

Eh bien, on a enfin emmené cette vieille pipe
Où brasillaient grognements,
Bougonnements et réprimandes !

Barbara : Mon enfant, tu n'as pas peur ?

Cynthia : Un peu. Mais nos braves cavaliers
Devraient se dégourdir les jambes.
Sans eux, on s'ennuie toujours,
Et avec eux, encore plus, tous des limaces !
On ne va pas se plaindre si de beaux romains
Arrivent et nous enlèvent... peut-être !

Barbara : On va t'emmener, certainement, mais pas à Rome
Ni dans une plus belle colonie.
Un Scythe, un Berbère, un Goth ou un Parthe
T'entraînerait dans un désert de sable,
Ou dans une forêt vierge pour y vivre de viande crue,
De lait de jument et de caresses rugueuses :
Moi, ça me répugne.

Cynthia : Et ici, dans notre sauvage Libye,
Qu'est-ce que tu attends de mieux ?

Barbara : Notre vieille mémé l'a dit : Sirio t'aime.

Cynthia : Sirio est parmi les meilleurs,
Audacieux, mais fin, et de race noble,
Mais je n'ai connu que vingt printemps,
Et lui, plus de quarante.
Bien sûr, pour l'ancêtre Inganga,
Ce n'est pas un grand écart :
Sa vue plonge d'un sommet séculaire,
Où toute colline paraît plaine uniforme,
Où nourrisson et octogénaire se disputent
Le pot de chambre en suçant leur pouce.
L'âge mûr est encore terriblement loin !
Tu l'as entendue tout à l'heure :
Nous ne sommes que des bourgeons âpres et grelottants,
Lui, il est dans fleur de l'âge.

Dehors, bruit de sabots et musique rythmée.

Barbara : Trotte le cheval, bat le tambour :
Voilà les cavaliers romains !
Vesta, Vénus, au secours !

Cynthia : Voile ton visage, si tu les crains,

Barbara : Devant ! Le casque sur la tête...

Cynthia : Si tu le veux, prends le aussi.

Barbara : Moi, je te laisse le trompette,
Ce paysan mal dégrossi.

Cynthia : Plutôt le blond qu'on voit là-bas !
C'est celui-là que je choisis.

Barbara : Attend ! Arrivent d'un bon pas
Des cavaliers blancs et hardis

Cynthia : Ô, que c'est beau !

Barbara : Fini les coups d'œil !,
C'est à mon tour.

Cynthia : Oh ! qu'ils sont rudes !
Voilà de grands noirs pleins d'orgueil,
Bronzés par le soleil du sud.
Leur peau nue est couleur d'ébène,
Les yeux brillant et les dents blanches,
Leur muscle est dur comme du chêne.
J'aimerais leur tâter la hanche !

Barbara : Ils ont un membre sans pareil !
Tu serais déchirée !

Cynthia : Pas moi !...
Je sens leur odeur de soleil,
Et leur sueur qui coule sur moi.
Si l'un d'eux pouvait m'enlever...

Barbara : Hé ! Pas trop vite, chatte en chaleur !
Au beau milieu du défilé,
Se dresse Giorgio, leur sauveur,
Écarlate, et brun, et vermeil.

Cynthia : Tout en puissance et en douceur !

Barbara : Il n'a pas ici son pareil.

Cynthia : C'est un diamant et une fleur.

Barbara : C'est un Apollon accompli.

Cynthia : C'est le plaisir personnifié !
C'est lui que je veux dans mon lit,
Je l'ai trouvé !

Barbara : Je l'ai trouvé !

S'il pouvait venir sous mon toit !

Cynthia : Je ne te laisserai pas faire.

Barbara : Pas question qu'il aille chez toi !
C'est moi qui l'ai vu la première !

Cynthia : Je ne te le donnerai pas,
Sinon, je t'arrache les yeux !

Barbara : Mon rêve est d'être dans ses bras,
Je vais te tirer les cheveux !

Elles luttent, tombent, roulent l'une sur l'autre en gloussant.

Cynthia : Si tu veux un dieu, prends Drindrin

Barbara : Tu me jetteras dans les flammes ?
Qu'Octopus soit ton assassin !

Cynthia : Ce Giorgio n'est pas pour les femmes,
Il n'ira jamais dans ton pieu !

Barbara : Ma pauvre garce d'allumeuse !
Tu crois être digne d'un dieu ?

Cynthia : Par lui, je serai lumineuse.

Barbara : Ne me serre pas, c'est étouffant !

Cynthia : Ne m'arrache pas les cheveux !

Barbara : Toi, tu m'as griffée jusqu'au sang !

Cynthia : On arrête ?

Barbara : Oui, toutes les deux.

Cynthia : Et c'est Giorgio qui choisira.

Barbara : Ni toi, ni moi, finalement.

Cynthia : Seule, Inganga nous attendra.

Barbara : Pour nous gronder, sévèrement...

Elles sortent en courant.

Troisième scène

Une des cours du château royal. Côté cour, à l'avant scène, entre des arbres et des fleurs, une statue de Silène ; tout près, un banc. Au fond, une partie du château fort avec des portiques ; côté jardin, un balcon bas avec un escalier. Lauro arrive du côté cour en tenant Nella par la main.

Nella : Oh, mon gars – pardon (*faisant des révérences avec ironie*), Sa majesté Lauro – les salles du château et ses escaliers me donnent le vertige, ils sont magnifiques, est-ce un rêve ? Je n'aurais jamais cru voir ça un jour.

Lauro : Tu n'y croyais pas, mon petit poisson ? Pourtant des princes, des soldats et des garçons d'écurie y ont déjà emmené beaucoup de tes semblables, des pauvres marie-couche-toi-là. Le soir on la prend, la nuit on la couche, le matin on la plaque : c'est vraiment un rêve.

Nella (*reculant*) : Qu'est ce que tu veux dire par là ? Tu m'as emmenée ici pour t'amuser avec moi la nuit, et me jeter au matin ?

Lauro : Petit serin. Si c'était le cas, je n'aurais pas demandé protection à la vieille mémé.

Nella : Je sais, sans moi, la tempête romaine te fait peur, et si je voulais partir, tu me supplierais de rester.

Lauro : Je ne suis pas peureux. Tu es là parce que tu me plais ; ce n'est pas moi qui décide combien de temps tu vas rester : les romains nous ont envahi, qui sait ce qui va se passer. Toi, moi, même le roi et la vieille reine mère, pourrons-nous rester ?

Nella : Tu vois que tu as peur ! Tant que je suis là, tu n'auras pas ton congé.

Lauro : Tu es une langue de vipère. Il y a une heure, marchande, et maintenant grande dame : merci pour la protection et la bienveillance.

Nella : Et ne crois pas que, si tu voulais me chasser, je protesterais ou irais mendier un abri chez les dames. Non, mon fils, je m'envolerai comme un pinson. Tu crois peut-être qu'au bout d'un moment, quand j'aurai assez servi et que tu seras lassé de moi, tu pourras me flanquer dehors.

Lauro : Qui sait ! Les hommes sont capables de tout, n'est-ce pas ?

Nella : Tu n'es pas la canaille que tu crois. Tu as un ignoble esprit de grand seigneur, mais là, dans ton cœur, il y a un miroir à la pureté d'enfant. Tu ne le sais pas ? (*Le secouant.*) Répond ! Espèce de forme humaine, futur roi !

Uttaganga, Isbel et Lydia apparaissent sur le balcon.

Lauro : Mon amie, retirons-nous dans le taillis, asseyons-nous ici, sur le banc, pour qu'on ne nous voit pas.

Nella : Tu as honte de moi. Qui sont ces gens-là ?

Lauro : Chut !

Lydia (*prenant une lyre, et chantant*) :

Ondoyantes et crépitantes,
La fleur de peine,
La noix ardente,
Il vrille dans la plaine,
Le potamogéton.
Là-bas, rien de bon, rien de bon,
Le dragon, le dragon
Il emporte les vierges pour de bon.

Ne prends pas ce triste chemin,
Fais attention, petite bête
Huit bras vilains
Se dressent sur sa tête,
Et sur son ventre carmin,
Se trouve une bouche jaunâtre.
Le dragon, le dragon
Il emporte les vierges pour de bon.

Tel est notre cruel destin ! Je m'arrête.

Elle joue de la lyre.

Nella : Qui sont ces trois dames ? Et si je suis des vôtres, pourquoi ne m'emmènes-tu pas parmi elles, comme tu m'as présentée à la reine mère ?

Lauro : Plus bas, mon amie, tu vas l'apprendre.
Inganga l'a dit devant toi :
La princesse Isbel ne soupçonne pas
Que c'est moi qui t'ai emmenée.
Tu vois celle aux yeux verts,
Visage de pomme et cheveux bronze,
Bandeau d'ébène et robe de soie bleue,
Une proche parente, presque ma sœur,
Je crains qu'on ne la voue demain
À l'amour du dragon.

Nella : Veillons sur elle ensemble. Et l'autre ?

Lauro : L'enfant unique et soigneusement gardée
Du roi Cannidas, la princesse Uttaganga.
C'est une enfant, bien qu'elle ait quarante ans,
Elle ne peut se marier, et ne le pourra jamais.

Son esprit et son cœur seront infimes jusqu'à la mort,
Pauvre malheureuse !
Mais elle est si belle, autant que la plus belle,
Elle est si ravissante, aussi pure qu'un petit enfant.
Les années ne rident ni ses mains blanches,
Ni la pâleur de son visage,
Ni son front dépourvu de toute pensée.

Nella : J'ai entendu parler d'elle, je l'aimerai.
Et qui est la troisième ?

Lauro : Une chanteuse et luthiste, Lydia.
Elle divertit la triste Uttaganga,
Sa nourrice, son soutien.
Tu les rencontreras, mais quelqu'un d'autre
Te conduira dans leur monde,
Puis, toi et moi, nous ferons connaissance.
Tu comprends ?

Nella : Je comprends, je comprends,
Mais d'ici là, où resterai-je ?

Lauro : Tu connais la chambre de Cynthia et de Barbara,
Elles sont mes chères et joyeuses camarades,
Tu te niches chez elles, et je t'y rendrai visite.
Dame honorable, prends garde à toi, et sois sage.

Nella sort. Lauro quitte le taillis et va vers le balcon.

Lydia (*cessant de jouer de la lyre*) :
Regarde, Isbel, le bel oiseau en cage,
Perdu et éploré, il revient à toi !

Isbel (*descendant l'escalier en courant, et embrassant Lauro*) :
Fripouille, où traînais-tu depuis tout ce temps ?
Ô, coquin, la guerre rôde, es-tu blessé ?
Laisse mes mains constater que tu vis encore.

Lauro : Ma jolie petite sœur, j'aimerais bien que la guerre
M'ait laissé une ou deux rudes empreintes,
J'en serais fier, et je dirais :
C'est pour toi, et à cause de toi !
Mais crois-moi, l'ordre et le calme règnent.
Mon épée est dans son fourreau.
Parmi nos portes renversées, nos murs effondrés
Nos vainqueurs se tiennent triomphants.
Ils veillent et patrouillent.
Pas une aiguille ne pourrait disparaître.
Et ceux qui, sur les marchés et dans les ports,
Volaient, tuaient, incendiaient, ils se sont évaporés.

- Isbel : Tu n'as pas même une égratignure ?
Je l'enduirais de baume, et elle guérirait vite.
Tu n'as pas de blessure ?
- Lauro : Mon cœur est blessé par toi.
Mais laisse-moi, on ne m'a pas tué, sotté !
D'ailleurs, je suis là depuis un moment,
Caché parmi les arbres, j'ai écouté,
Non vos secrets,
Mais la lyre grecque et le chant de Lydia.
- Lydia : Oh, ce n'est pas de la musique grecque,
Plutôt des grognements de la steppe.
- Lauro : Dans ce cas, Sapho n'est plus une caille,
Mais une noire corneille.
- Lydia : Ne fait pas de compliments, Lauro,
Je préfère ce que tu as dit tout à l'heure :
Calme glacé... j'ai peur... silence mortel...
Nuit-de-prison où le captif n'ose pas même broncher.
- Lauro : Tu te trompes, je crois, luthiste adorée.
C'est un ennemi cultivé, fin, discret :
César et l'Italie l'ont élevé ainsi.
Il ne maraude pas, ne se livre pas à la boisson,
Ne harcèle pas les femmes,
Ne tire aucun orgueil de ses victoires.
Il n'ajoute pas la blessure à la blessure,
Aucun d'eux ne meurt dans le combat contre l'incendie,
Ou le sauvetage d'un bateau naufragé,
Et pas un de nous ne mourra non plus.
Ils nous gardent comme un troupeau de moutons.
Calme glacé, tu as raison, Lydia.
- Isbel : J'ai plus peur de ce calme glacé
Que de voir le sang couler.
- Lauro : Personne ne pille les riches palais,
Ils vont examiner les cabanes misérables,
Et s'il n'y a ni vêtements, ni pain, ils en offrent.
Ils sont pourtant bien démunis eux-mêmes,
Je ne comprends pas, c'est une guerre à l'envers
Où le vainqueur se bat contre lui-même et pour les vaincus.
- Lydia : Eh ! ils chassent la popularité :
Un peu de pain coûte moins cher qu'un nouveau siège.
- Lauro : Devant le château,
J'ai vu une troupe d'archers éthiopiens à cheval,

Des sauvages, noir d'ébène, à moitié nus.
Quelques citoyens désarmés leur jetaient des pierres,
Et eux, alors qu'ils auraient pu les écraser comme des moustiques, ils criaient,
comme des trouillards,
Cachés derrière leurs boucliers en peau d'hippopotame :
" On n'a pas le droit ! ".
Les jets devenaient de plus en plus précis et sanglants,
Les cavaliers étaient en sang, immobiles,
Et ces sauvages, aux gueules sombres et balafrées,
Pleuraient comme des gamins battus sans raison,
Ils regardaient avec tristesse – quels regards terribles ! –
Et ils pleuraient.

Uttaganga (*riant et applaudissant*) :
Que c'est amusant !

Isbel (*courant au balcon, accompagnée de Lauro*) :
La pauvre fille !

Uttaganga (*saisissant Lauro*) :
Tu ne me donnes pas un baiser comme à l'autre ?
Non ? Un baiser pour rien ? Jamais ?

Lauro :
Filles, que puis-je faire ?
Je vais l'embrasser en tachant de ne pas blesser
Son âme inconnue et cachée...
Je n'ose pas la toucher.

Uttaganga :
Dis, qu'est-ce qu'il y a sous ton vêtement ?
L'autre, elle t'a déjà tâté, elle le sait,
Elle le sait bien...
Que va-t-il me rester ?

Lydia :
Ô innocente, ignorante !

Uttaganga :
Je suis sans rien. Riches, vous m'avez volé.
Vous m'avez volé tous les baisers.
Ils étaient tous pour vous, il n'y en a plus pour moi.

Isbel :
C'était une erreur de s'ébattre devant elle.

Uttaganga :
Où suis-je ? Ah, je ne suis nulle part.
Et vous, vous êtes partout.
Et que puis-je recevoir ?

Isbel :
Embrasse-la, Lauro !

Lydia :
Attends !
Ne le fais pas, elle est trop excitée.
Je ne l'ai jamais vue ainsi,

D'habitude, elle est indifférente, douce.

Uttaganga : Embrasse-moi, car le dragon va me dévorer,
Le dragon, le dragon,
Il arrache mon voile, il m'attrape,
Me passe la main sur le dos, puis sur les seins,
Et il me fait craquer les os,
Le dragon, le dragon.
Embrasse-moi, car le dragon va m'embrasser !

Lauro : Que dois-je faire ?

Il l'embrasse.

Uttaganga (*en le troussant*) :
Ce n'est pas elle qu'il va emporter, mais moi !
Embrasse-moi, allez, embrasse-moi !

Lydia et Isbel l'entraînent.

Lydia : Elle a une crise. Je vais la coucher.
Pardonnez-lui, elle ne sait pas ce qu'elle fait.
Son âme est pure.

Lydia emmène Uttaganga dans la maison.

Isbel : Lydia n'aurait pas dû parler devant elle
De ce dragon dévoreur de vierges.
La chanson a bouleversé la malheureuse.
D'ordinaire, la courbe splendide de son front mystérieux,
Sous la charmillie de ses boucles couleur brésil,
Dans une lumière froide comme la Lune
Sommeille dans une belle défaillance.

Lauro : Octopus,
Cet Hydre est partout sujet de conversation.
La légion de l'empereur Dioclétien nous a attaqué et anéanti,
Et personne ne s'en soucie.
On ne parle que de la bête à huit bras.
Les romains s'ébattent au pied de nos remparts détruits,
Et c'est le dragon qui nous enfièvre...

Se promenant dans la cour en s'embrassant, Isbel et Lauro s'asseyent sur un banc.

Isbel : Ça t'étonne, doux ami ? Regarde le jardin :
Flot de boutons, flux de stigmates, cascade de pétales,
Variété de mille odeurs ! La fête du printemps est arrivée,
Demain, l'Hydre prendra sa vierge annuelle.
Tout le monde se demande en tremblant
À qui l'on devra dire adieu pour toujours.

À moi, à une autre ? Il se peut, mon amour,
Qu'on se promène ensemble pour la dernière fois.

Lauro : Cruelle, tu le dis si tranquillement ?
Ton cœur est-il si fort ?
A cause de toi, mes nuits sont sans sommeil.
Je ne pourrais pas prédire ton destin aussi froidement,
J'aurai peur de le précipiter.
Plutôt mourir !
Mais ce Drindrinkaff bouffi, cette tête de ventre
N'est pas un destin ! Il n'a aucune majesté, aucune dignité,
Il est aussi monstrueux que ridicule,
Et aujourd'hui, nous pourrions nous débarrasser de ses huis bras,
Demain, il sera peut-être trop tard.

Isbel : Se débarrasser des tentacules de Drindrin ! Allons donc !

Lauro : Mais qu'est-ce qui nous retient ici ?
La ville épave de Silène est-elle notre prison ?
Et l'Hydre ne fait affaire qu'ici.
Viens, prenons la fuite, petite sœur,
Mon tourment, ma secrète amoureuse,
Ma fée, mes nuits blanches.
Prenons la fuite tout à l'heure !
Tout le long de la côte se trouve notre parenté :
Agrigentum et ses colonnes,
Laptis Magna et sa nappe d'eau bleue,
La blanche Tunis...
Elles nous ouvrent leurs bras, nous n'avons qu'à choisir.
Nous serions fous d'attendre,
Inertes et hébétés, ton ignoble déchéance !

Isbel : Cela s'appelle Apothéose.
Le fuir est interdit.
La dame Inganga, la famille,
L'ombre lugubre d'Icandas me maudiraient,
Et je devrais mourir quand même.
Mais peut-être ne serai-je pas la victime...
Espérons, mon frère. La pierre précieuse
Tantôt illumine, tantôt assombrit.

Quatrième scène

La salle du trône de Cannidas. Un rideau à deux pans cache le fond. Devant, se trouve le trône, au plafond, des armoiries où figure Octopus sur un bouclier bleu et rouge. La salle du trône est bordée de rangées de colonnes, sur les côtés cour et jardin. Cannidas, portant la couronne et le manteau, est assis sur son trône. Mauritius et Athanas sont debout derrière lui.

Une Voix : Le chef Giorgio demande à être reçu !

Giorgio (*entrant et parlant à ses soldats en se retournant*) :

Restez dehors et surveillez.

Il s'avance vers le trône et s'incline.

Roi Cannidas, fils d'Icandas,

Je vous présente les respects de César Dioclétien Auguste.

Et, au nom de l'armée impériale et en mon nom,

Je te salue.

Cannidas (*parlant en se retournant*) :

Mon discours, mon discours !

Mauritius lui donne le discours.

Lisant avec difficulté :

Nous, roi Cannidas, Taureau de Silène et des deux Sirtis, Lion de l'Afrique, nous recevons avec un pardon généreux le légat Giorgio de Cappadoce, le commandant de l'armée victorieuse, après... ap... ap...

Mauritius (*soufflant*) :

Tourne !

Cannidas (*tournant la feuille*) :

...avoir examiné à la lueur de notre sagesse parfaite les intérêts de notre propre empire et ceux de Rome, de plus, poussé par la bonté infinie de notre cœur charitable, nous avons décidé de...

Il regarde derrière lui. Mauritius lui donne la suite.

Giorgio : Ne continue pas Cannidas.

Voici les ordres de César !

Diable ! Tu es le vaincu, que décides-tu ?

Cannidas : Si tu te présentes avec respect devant moi,

Nous pouvons négocier... Diable ?

On ne parle pas ainsi, mon fils !

Giorgio : Je regrette que ma langue ait fourché...

Mais c'est l'empereur qui parle par ma voix :

Pas de négociations. Voici les ordres :

D'abord, tu fournis des vivres et des vêtements

A mon armée épuisée par un désert désolé.

Il faut quatre-vingts pièces d'étoffe,
Six cents paires de galoches,
Viande, farine, huile, vin...

Cannidas : D'où veux-tu que je les sorte ?
Vous avez encerclé mon château.

Giorgio : Et la rançon est de mille talents d'or fin,
Ou trois fois plus en alliage d'électrum,
Fais selon ton gré, l'empereur t'y autorise.
Et tu peux choisir : tu les envoies à Palatium
Soit par bateau à voiles, soit en galère à rames.

Cannidas : Bon Octopus, au secours !

Giorgio : De plus : Le sacrifice annuel d'une vierge au monstre aquatique,
Etant une horreur digne d'une tribu sauvage,
Et dans le cas où Octopus existerait vraiment,
Nous le détruirons dans son repaire. Et s'il n'existe pas,
Nul besoin de sacrifier à une forme vide.

Cannidas : Pas de blasphème ! Il existe, et ce n'est pas un monstre :
C'est notre blason, notre écu et notre arme
Depuis le déluge, le ciel et le commencement...
Il bénit, protège, donne la pluie, la récolte, l'enfant.
Chaque printemps, une vierge digne
Est rendue immortelle, heureuse.
Il ne lui fait aucun mal, c'est une calomnie d'ignorant,
Donc...

Giorgio : Ainsi donc, puisque la mort de nombreuses vierges
Pèse sur toi et Icandas, ton père mort :
Tu ne seras plus le tyran de Silène.
César épargne ta vie :
Toi, ta famille et tous tes parents
Retournez dans vos vierges forêts de Germanie.
Dressez vos tentes dans la région du fleuve Rhenus,
Dans les bocages de la belle Mosella,
Et abandonnez ces sanglantes magies.
La paix soit avec vous.

Sirio (*sortant de derrière le rideau du fond, et saisissant la main d'Athanas*) :
Ordre de la reine mère : serrons-nous tous la main.

Athanas prend la main de Mauritius qui prend celle de Cannidas ; Giorgio l'évite et met ses mains derrière le dos. Sirio traverse la salle en courant et entraîne en farandole Athanas, Mauritius et Cannidas. Giorgio reste seul, ahuri. Le rideau du fond s'ouvre comme l'entrée d'une tente. Derrière le trône vide, on voit un autre trône encore plus orné, Inganga y est assise, raide comme une poupée. Elle ne peut pas bouger le buste, seuls, sa tête et ses bras

remuent vivement. Elle fume la pipe, elle est entourée de fumée. À côté d'elle, Lydia, Cynthia, Barbara et Nella sourient.

Lydia (*gambadant vers Giorgio, faisant des révérences et lui prenant la main, le conduit devant Inganga*) :

Magnifique chevalier, viens,
Adresse-toi à l'oreille qui écoute,
A la raison qui comprend,
A la main qui agit.
Voici la reine mère, c'est elle qui gouverne,
Cannidas ne fait que porter la couronne.

Inganga : Mon fils, viens ici,
J'entends très mal, parle à haute voix.

Giorgio : Je voudrais commencer par dire, madame le chef de tribu
c'est peut-être dur, mais comment faire...

Inganga (*l'interrompant*) :

Je vois que tu es un garçon bien bâti,
Arrête de grandir, sinon tu deviendras géant !
Vous, les chattes délurées,
Ne le regardez pas comme ça, il va rougir...

Cynthia : Grand héros, désires-tu des rafraîchissements,
J'en apporte tout de suite...

Barbara : Beau vainqueur, as-tu faim ?

Giorgio : Merci, pas de temps pour les mangeries,
Vous devez quitter le château de Silène,
Et, en Germanie...

Inganga (*la pipe à la bouche, crachant vers Giorgio qui recule*) :

Dis-moi mon fils, pourquoi tu sautes comme ça ?
Nous partirons, bien sûr, nous rentrerons chez nous,
Il y a si longtemps que je ne suis pas allé dans ma belle Germanie.
J'étais une gamine là-bas, avec mes petites amies,
Dans la vallée boisée de Bornbronn,
Sur la pente de Teuroboga, il y a cent ans déjà ;
On cueillait des anémones,
Et dans la clairière du bois de pin,
Je sautais au dessus d'un feu de rameaux secs.
Nous autres, sauvageonnes maladroites
A coiffes de perles et de rubans serpentins,
Les hommes nous guettaient.
Et la flamme cherchait à nous attraper
En sifflant et en léchant notre jupe.
La terre tremblait sous nos bottines,
Elle poussait des soupirs, la grotte cachée

Où les nains gardaient à l'ombre et au silence
Nos trésors encore inconnus et ignorés.
Nous étions belles !
Blanches comme le lait,
Fortes comme des ours.
Nous jouions à la balle dans la sauge des prés,
Nos seins ballottaient,
Et si un jeune étourdi comme toi passait par là,
La balle, le diable sait pourquoi,
Devenait intraitable, s'échappait de nos faibles mains,
Et frappait le pauvre jeune homme.
C'était il y a longtemps, c'est le passé.

Giorgio : Ma bonne mère, dans une semaine,
Il vous faut traverser l'océan,
Et tu reverras ton cher pays natal.

Inganga : Nous y allons. Nu slagg donar vatar.

Elle crache vers Giorgio.

Giorgio (*sautant de côté*) :
Pardonne-moi !

Inganga : Ne t'affole pas mon fils, je vise bien,
Je crache à côté, n'aie pas peur !
Mais si tu sautilles, tu en prendras un.
Qu'est ce que tu fumes ?

Giorgio : Rien.

Inganga : Quoi ? Je ne comprends pas.

Giorgio (*criant*) :
Je ne fume pas !

Nella : Ah, ça pour sûr !

Barbara : Pourtant tu serais superbe,
Un dieu Mithra vivant,
Une chibouk à la bouche...

Cynthia : Tu me décevrais, toi, Perseus,
Modelé par le soleil, mon amour !

Inganga : Poulettes piailleuses, oust !
Il ne s'intéresse pas à vous !
Laissez-le parler, morveuses !
Et tes braves, qu'est-ce qu'ils fument ?

Giorgio : Je ne sais pas,
Les gens du Nord fument de la ronce ou du raifort,
Ceux du Sud fument du chanvre.
Pour revenir...

Inganga : Le raifort et le mûron n'ont pas de goût.
Un mélange plus rare halète dans ma pipe :
Mandragore et oronge,
Graisse de grenouille séchée,
Relevé d'ongle de nourrisson haché au ciseau,
Bien sûr, pas la chair,
Mais seulement les rognures coupées par sa mère.

Giorgio : Madame la reine mère, laisse-moi parler !
J'ai entendu parler du sacrifice des vierges
Et du monstre des marais...

Inganga : Génisses à mamelles, pourquoi lambinez-vous par là ?
On négocie, et cela ne vous regarde pas.

Les filles sortent.

Tu serais un héros si tu détruisais ce parasite,
Mais par où commencer, mon fils ?
Octopus est partout et nulle part :
Il apparaît au marché, à la poste, sur les navires,
A la caserne et au Palais de Justice,
Il visite le sanctuaire de tous les dieux bienfaisants et vengeurs,
Il est à l'affût parmi les changeurs et les douaniers,
Mais tu ne le vois pourtant pas.
Mortel ! Où le trouverais-tu ?
Il rode même par là, au château.

Giorgio : Surtout par ici.

Inganga : Un de ses bras se tend vers toi : attention !

Giorgio : Alors, je le tranche, je vais crever ce...

Inganga : J'ai l'oreille dure, penche-toi vers moi. (*Giorgio se penche, Inganga s'approche de lui. Elle tire une croix sous la chemise du chevalier.*) Qu'est-ce que c'est ?

Giorgio : Tu le demandes ? Je vois que tu le sais.

Inganga : C'est ta mort.

Giorgio : C'est ma vie. Tu essayes de me faire chanter,
Sorcière suceuse de crapauds ?
Tu as tort : il n'y a plus de persécution religieuse.
Le peuple, chantant alléluia, se dirige ouvertement
Vers le temple du roi à la couronne d'épines.